



Pour citer cet article :

Ceccaldi (Pierre), « Des blousons noirs aux beatniks. Mythes et réalités », texte inédit inachevé, [années 1960], dans *Hommage à Pierre Ceccaldi (1910-1969). Sa vie, son oeuvre au service de la jeunesse délinquante et inadaptée*, [s.l.n.d.], p. 157-171.



DES BLOUSONS NOIRS AUX BEATNIKS

MYTHES ET REALITES

(Inédit non achevé : seule la première partie a été écrite)

Le titre de cette étude appelle une explication.

Le lecteur averti se demandera s'il est vraiment utile de s'attarder à examiner avec le soin de l'entomologiste les apparences de l'antisocialité (a) et s'il n'est pas préférable d'aller au fond des choses, d'étudier et de faire connaître la réalité des phénomènes de la délinquance et des formes apparentées d'inadaptation juvénile (a).

Est-il vraiment nécessaire de suivre dans leurs variations les comportements singuliers de quelques groupes d'asociaux et d'un plus grand nombre de jeunes qui, en les imitant, affirment simplement l'originalité de leur âge ?

De tous temps, les adolescents ont aimé à être ensemble et à s'affirmer ensemble par des attitudes communes. N'est-on pas suffisamment informé par les journaux et les magazines sur la façon dont se comportent les jeunes « dans le vent » ? Hier, ils portaient blouson de cuir et blue-jeans, dansaient frénétiquement le rock'n roll et l'audition des idoles « yé-yé » les mettait en transe ; aujourd'hui, c'est le jerk qui les agite, mais plus souvent qu'hier le disque berce leur langueur. Leur accoutrement ne leur donne plus un air de dur, mais de désabusé, et parfois de clochard ; le port du même costume : pantalon délavé et pull-over, d'abord long puis rétréci, et de la même chevelure abondante, ou en désordre ou soignée, dévirilise les garçons, virilise les filles ; il règne dans leurs cercles un air de gravité hiératique, de connivence silencieuse, assez énigmatique pour l'adulte qui s'y aventure.

A considérer ces apparences, l'opposition des jeunes au monde des adultes à laquelle le « teddy boysme » (b) avait donné le visage de la violence, devient moins agressive partant moins inquiétante.

Le blouson noir symbole de la délinquance ne tient plus le devant de la scène, il a été remplacé par le beatnick vagabond et le hippy fleuri apôtre de l'amour. Mais la violence ne fait que croître ainsi que la délinquance sexuelle, en particulier les viols commis en groupe ; la drogue a fait son apparition en France et se répand dans les milieux de jeunes... N'est-il pas plus raisonnable de s'employer à étudier et à réprimer cette dangereuse criminalité, que de suivre dans leurs pérégrinations cosmopolites quelques douzaines de beatniks chevelus ? Et en quoi de connaître la façon dont ils occupent leur oisiveté peut-il contribuer à éclaircir le problème de la jeunesse ?

C'est en formulant cette dernière interrogation, la plus générale, que l'on perçoit le mieux l'intérêt qu'il peut y avoir à étudier les formes, même les plus singulières, de l'asocialité.

En effet, la représentation que se fait la masse de la population d'une certaine jeunesse est, essentiellement, celle que lui offre la grande information dans l'actualité quotidienne. C'est une représentation de l'apparence, et une explication de la réalité par l'apparence. Elle laisse dans l'esprit des gens qui ne sont pas spécialement instruits des problèmes de la jeunesse et de la délinquance — et du langage des communications de masse — une imagerie dont les personnages figurent l'un après l'autre l'antisocialité : le blouson noir, l'opposition agressive, le beatnick l'opposition passive, et l'un comme l'autre la « révolte de la jeunesse ».

Il faut à un homme de réflexion un solide sens critique pour se dégager de ce symbolisme suggestif, pour démêler la réalité du mythe, pour retenir dans le flot des nouvelles les faits véridiques et les données notables.

Ce problème de l'information du citoyen à l'ère des communications de masse est d'un ordre très général. Dans beaucoup de domaines, également importants, chacun de nous a du mal à se faire une opinion éclairée et objective sur des questions dont il ne reçoit qu'une connaissance schématique. Mais, en ce qui concerne la jeunesse, cette difficulté est accrue parce que ses phénomènes se prêtent particulièrement à la représentation mythique.

L'opinion a toujours porté un vif intérêt à l'enfant, mais aussi au fait criminel. La place que les journaux consacrent à l'enfant comme au crime, le nombre de films qui ont exploité ces deux veines en sont la preuve.

La presse, le cinéma, aujourd'hui la radio, la télévision et le disque expriment, comme l'ont exprimé avant eux le roman, le théâtre, la poésie, les deux sentiments qui, lorsqu'il s'agit de l'enfant, font vibrer l'âme populaire : la pitié et l'indignation.

La pitié a donné naissance à un premier stéréotype, celui de l'enfant victime : victime du malheur, victime de la société. Le concept a commencé à se former à la fin du siècle dernier au moment où a été instituée la protection des enfants maltraités et moralement abandonnés ; il s'est développé lentement au fur et à mesure que le législateur intervenait, souvent sous la poussée de l'opinion, en faveur de nouvelles catégories de mineurs : des enfants assistés, des déficients scolaires, des anormaux, des délinquants, des vagabonds (c), etc. ; il s'est élargi et transformé lorsque, couvrant la notion très compréhensive d'enfance « inadaptée », une législation générale a permis d'assurer la protection de tous les enfants et adolescents « en danger ».

Sans contrarier ce mouvement, sans entamer le sentiment de l'opinion favorable à la protection de l'enfance malheureuse — le sort de l'enfant-martyr l'émeut toujours autant et l'on voit combien elle se passionne pour le problème de l'adoption, combien la bouleverse le drame des enfants anormaux, quelle douloureuse émotion suscite dans tout le pays un rapt d'enfant ! — un autre courant est né qui a été un mouvement de défense et une réaction d'indignation à l'égard d'une autre jeunesse.

Le cinéma, dans une série de films à succès, a universalisé un certain type d'adolescent, révolté contre la société et dangereux pour elle. En offrant à tous les jeunes du monde son fascinant modèle, James Dean a suscité une grande peur chez les braves gens.

Lorsque, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, a déferlé la grande vague de délinquance juvénile, le stéréotype du voyou « graine de violence » qu'avait créé le cinéma a pris forme et consistance et, en s'universalisant, s'est élevé au mythe. En se manifestant à travers tous les pays par les mêmes troubles et par la même délinquance, ce que l'on a appelé « le teddy boysme » a représenté, sous la diversité des vocables, un seul et même phénomène.

Le « blouson noir » en a été l'incarnation française. Il sera intéressant de montrer comment, au cours de l'été de 1959, le mythe a été créé.

Mais il est important de noter dès à présent que le personnage a représenté, non pas la seule antisocialité, mais le « mal de la jeunesse ». L'étude du phénomène des blousons montre bien comment la représentation mythique porte à expliquer le général par le particulier et à confondre l'un et l'autre dans les apparences.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la façon de se vêtir, de tailler sa chevelure, de porter barbe et favoris, de se comporter d'une certaine façon en public, a marqué l'opposition des jeunes — ou des adultes — à l'ordre établi. Comme l'écrit Albert Camus « la révolte a partie liée avec le dandysme, l'une de ses directions est le paraître », et il ajoute « de Cleveland, de l'abbé Prévost jusqu'aux dadaïsmes en passant par les frénétiques de 1830, Baudelaire et les décadents de 1880, plus d'un siècle de révolte s'assouvit à bon compte dans les audaces de l'excentricité ».

La « révolte » est aujourd'hui plus sociale que métaphysique, il s'agit davantage de choquer le bourgeois que de « resplendir avant de disparaître ». Mais les procédés sont les mêmes et il ne convient pas d'attacher plus d'importance aux vestes de cuir et aux cheveux longs qu'à l'accoutrement des « incroyables » sous le Directoire.

James de Coquet a bien raison d'ironiser sur « la guerre des poils » qui durera autant qu'il y aura des hommes et Pierre Gaxotte de refuser de s'indigner pour les cheveux longs, cette mode qui passera comme les autres. Car l'anticonformisme suit, lui aussi, les impératifs de la mode, et il suffit d'ailleurs qu'un plus grand nombre le pratique (ce que l'on voit par exemple aujourd'hui dans le domaine capillaire) pour qu'il rentre dans la norme de la respectabilité, en attendant de revêtir de nouvelles formes qui seront à nouveau réprochées.

L'étude des comportements considérés (avec plus ou moins de raison) comme irréguliers peut présenter un double intérêt, et elle s'inscrit dans une double ligne de recherche. Elle peut, d'une part, viser à détecter et à caractériser l'antisocialité sous les attitudes communes ; elle peut, d'autre part, tenter d'expliquer par ses réactions extrêmes l'opposition des jeunes

Cette entreprise, assurément très difficile, est l'affaire des spécialistes. Il faut des équipes interdisciplinaires pour mener des recherches sur les jeunes et sur les groupes de jeunes dans leurs milieux de vie, avec tous les moyens d'examen et d'enquête qu'utilisent la psychologie et la sociologie modernes.

Les pages qui suivent ne s'adressent pas aux spécialistes, mais à tout le monde. Considérant la représentation qui a été donnée au cours de ces dernières années de l'antisocialité des jeunes, elles essaient de percevoir quelle est la réalité des phénomènes et elles posent, enfin, la question de savoir comment leur connaissance peut aider à mieux comprendre les problèmes de la jeunesse d'aujourd'hui.

I. — LES MYTHES

Il est difficile d'indiquer, sans avoir procédé à des enquêtes d'opinion qui restent à faire, quelle représentation la collectivité française donne à l'antisocialité juvénile et ce qu'elle y englobe. On peut avancer que c'est une représentation confuse, largement mythique, qui résulte, aujourd'hui, de la superposition de deux stéréotypes différents : le blouson noir et le beatnik. Le premier, typiquement français, a joué le rôle essentiel dans la formation du mythe ; il a, à un moment précis, cristallisé la réaction du monde des adultes contre la délinquance et la turbulence de certains groupes de jeunes. Le second, né aux Etats-Unis, est apparu plus récemment en France ; il exprime une antisocialité foncièrement différente du teddy-boysme, bien que l'opinion les confonde toutes deux dans la même réprobation.

La naissance du mythe « blouson noir » (A) et l'apparition en France du beatnik (B) seront successivement décrites. Le mouvement des provos hollandais mérite une mention spéciale car, si le « provo » a été associé au beatnik, voire confondu avec lui dans la représentation collective, il s'agit d'un phénomène particulier, spécifique : d'une réaction organisée par un groupe de jeunes et d'adultes contre le conformisme de la société bourgeoise des Pays-Bas.

— A —

Le mythe des blousons noirs est né, en France, pendant l'été 1959. Il a été créé par la presse, comme nous allons le montrer. Mais, s'il a pu s'édifier si vite, c'est que l'opinion publique était préparée à l'accepter.

Depuis les années 1950, la délinquance juvénile avait augmenté partout dans le monde et elle s'était développée particulièrement sous la forme des activités de bande.

Déjà sensibilisée au problème de la jeunesse, l'opinion était effrayée par les manifestations nouvelles de la criminalité et plus généralement de l'opposition agressive des jeunes : par la turbulence des bandes, par les actes de violence qu'elles commettaient, par les vols en série de véhicules automobiles... Elle était informée de la gravité extrême du problème des gangs de jeunes aux Etats-Unis et des troubles de délinquance collective qui s'étaient produits en Europe dans les années 1950 : en Angleterre d'abord, puis en Allemagne fédérale et en Suède, en Pologne et dans d'autres pays de l'Est, dans toute l'Europe, dans tous les continents.

C'était un phénomène très général qui, par son ampleur et son universalité, se prêtait à la représentation mythique. Plusieurs pays avaient déjà créé le symbole : ce fut en Angleterre le « teddy-boy » (ce mot, qui fut le premier employé en Europe, devait par la suite conserver son sens générique pour désigner l'antisocialité des jeunes), en Allemagne le « habbstarcken kravalle », en Suède le « raggare », en Pologne le « hooligan »... Il restait à trouver l'expression française : le « blouson noir » est venu à point nommé, le mot a fait choc et le personnage menaçant du Blouson, tel que l'a campé la presse durant l'été 1959, a été l'incarnation très réussie d'un mythe qui était déjà dans l'air et qui s'était formé à partir d'une réalité indéniable.

En France, des bandes à activité plus ou moins criminogène existaient bien avant 1959 et la délinquance avait pris des aspects préoccupants, mis en vedette par les grands quotidiens. En particulier quelques crimes commis par les adolescents, ou de jeunes adultes, que la presse appela (souvenir de la guerre) les J 3, avaient tenu l'actualité : on se souvient du double crime de Saint-Cloud en 1954, de l'affaire des J 3 d'Angers en 1957 et de quelques autres... Il y avait aussi des manifestations de violence collective à l'occasion de concerts de jazz : la salle de l'Olympia avait été saccagée en 1955, lors d'un concert donné par Louis Armstrong ; des troubles du même ordre avaient éclaté au Palais des Sports.

Au début de l'été 1959, la presse parlait de délinquants, en août brusquement le « blouson noir » était à la une, et il devait depuis lors désigner à la fois la délinquance et le mal de la jeunesse.

Comment s'est opérée cette cristallisation, remarquable par sa rapidité et par sa netteté ? Cela méritait d'être examiné, Le centre de Vauresson y a consacré une recherche en appliquant à deux quotidiens à

grand tirage, selon la méthode de l'analyse de contenu, une comparaison systématique, quantitative et qualitative, de la représentation donnée aux événements et de leur réalité, appréciée au moyen de documents authentiques.

La construction du mythe des blousons noirs s'est faite autour de deux affaires relatées par la presse à partir du 24 juillet : une rencontre manquée entre deux groupes de jeunes au square Saint-Lambert à Paris, une rixe à Bandol, dans le Var, entre des garçons de la localité et des jeunes de Toulon.

Les premiers articles emploient le mot « tricheurs » emprunté au film de Marcel Carné ; mais le vocable de « blouson noir », dès qu'il apparaît, fait fortune. Les deux affaires reçoivent une publicité considérable ; toutes les ressources de la technique journalistique sont utilisées afin de leur donner un grand retentissement, de frapper l'imagination des lecteurs, de susciter dans l'opinion à l'égard des « blousons noirs » un sentiment collectif d'intérêt passionné, d'indignation et de crainte.

Une comparaison des faits tels qu'ils sont présentés par les deux grands quotidiens et tels qu'ils sont établis par des documents authentiques montre la déformation et l'amplification des faits, premier élément de la construction du mythe.

La sélection de quelques traits frappants et leur systématisation permettent ensuite la création d'un stéréotype : le blouson noir, âgé de 14 à 20 ans, est toujours en bandes, en uniforme, il est débraillé et sale, insolent et agressif. Il s'attaque aux paisibles passants avec des armes terribles : barre de fer, chaîne de bicyclette, etc.

Enfin, le personnage stéréotypé du blouson noir prend un sens générique, symbolique. Il représente la délinquance dans ce qu'elle a d'inquiétant pour les honnêtes gens, et la presse n'hésitera pas à s'en servir pour décrire tous les actes de délinquance commis par des jeunes ou même des adultes.

La campagne de presse qui s'est développée à partir de juillet 1959 au sujet des « blousons noirs » a présenté la violence comme étant la forme principale de la délinquance chez les jeunes. Sur 17 affaires relatées par les quotidiens considérés, entre le 1^{er} juillet et le 1^{er} octobre 1959, 14, soit plus de 82 % des infractions concernent des manifestations de violence. Cet échantillon n'est pas représentatif de la réalité : une enquête

menée par le centre de Vaucresson au cours des mois de juin et juillet 1960, et qui a porté sur 387 affaires, montre que seulement 8 % de ces affaires ont trait à des actes de violence, alors que 65 % de ces délits sont dirigés contre la propriété.

La disparition quasi complète des blousons noirs de l'horizon journalistique de ces dernières années n'est pas moins édifiante, car elle ne correspond pas davantage à l'évolution réelle de la délinquance juvénile en groupe, ainsi que nous pourrions le constater dans la seconde partie de cette étude. Disons simplement ici que si les bandes ont généralement abandonné les manifestations les plus voyantes de leur présence comme le port d'un uniforme ou les batailles rangées, leur délinquance n'a pas diminué, bien au contraire, et qu'elle a pris des formes plus agressives et plus dangereuses.

Sans doute ne faut-il voir dans ce déclin apparent du phénomène blouson noir qu'un déclin d'intérêt de la part des journalistes en vertu d'une des « lois psychologiques de l'exposé des nouvelles au jour le jour ».

B

Il n'est plus question de blousons noirs, mais de beatniks, dans les comptes rendus de presse et les autres informations relatant les faits d'antisocialité des jeunes. Un stéréotype a chassé l'autre.

Mais le mythe du beatnik existait déjà quand, en 1963, l'attention des services de police français fût attirée sur le comportement excentrique, visiblement asocial, de jeunes gens qui ne ressemblaient pas à des blousons noirs.

Le phénomène est apparu à la même époque que celui des blousons : entre 1958 et 1959, mais ce fut aux Etats-Unis et, si l'on trouve des analogies dans la manière dont l'un et l'autre mythes ont été créés, les phénomènes qu'ils représentent sont différents.

Depuis la dépression économique de 1930, le quartier de North Beach de San Francisco, et plus précisément la Grant Avenue où les loyers avaient fortement baissé, était devenu peu à peu un milieu d'artistes

menant une vie de bohème. Nombre d'entre eux étaient profondément engagés dans leur art : peinture, poésie, composition musicale. Agés en moyenne de 25 à 30 ans, venant des milieux bourgeois mais ayant généralement rompu avec leurs familles, en possession de très peu d'argent et de moins de meubles encore, les « bohémiens » et leurs épouses mettaient en commun leurs ressources, leur hostilité commune à la religion dominante de l'argent et du confort matériel et leurs talents ; ils organisaient régulièrement des « Jam sessions » et des lectures de poèmes, qui s'achevaient souvent en beuveries bruyantes, qui ne pouvaient manquer d'appeler l'intervention de la police. Ils publiaient poèmes, pamphlets et magazines pour dénoncer l'ignorantisme, la violence, l'hypocrisie bourgeoise et ils avaient souvent maille à partir avec la censure.

Certains d'entre eux, comme Allen Ginsberg, William Burroughs, Jack Kerouac (dont le roman « On the road », publié en 1951, était devenu un best seller à sa réédition en 1957) s'étaient attachés à donner une position philosophique au mouvement et prêchaient tout à la fois la pauvreté, la libération des fausses valeurs sociales, la quête de la béatitude religieuse, « l'incroyable douceur de l'amour sexuel », le culte de la nature et de la beauté.

C'est leur indifférence ostensible aux valeurs de l'argent et de la propriété et aux tabous américains concernant les relations interraciales qui devait finalement attirer sur eux les projecteurs de la grande information. En 1958, le décès de l'un des « bohémiens » de Grant Avenue, tombé d'un toit, déclenchait une série d'articles de presse qui, plutôt que de décrire les « bohémiens » tels qu'ils étaient, visaient à créer un mythe par le moyen classique de la déformation délibérée des faits et la multiplication des images à sensation, procédés que nous avons vu également utilisés dans la construction du mythe des blousons noirs.

La curiosité du lecteur était excitée par des allusions à des orgies, de la dépravation et de la violence, et le terme de « beatnik », inventé par un journaliste de San Francisco, Herb Caen, servait désormais à désigner un type particulier de jeune révolté, à la fois ridicule, délinquant et pervers. Un film de télévision était même tourné dans le quartier avec des figurants, qui montrait des beatniks volant et tuant après avoir torturé leurs victimes...

Cette publicité soudaine devait être fatale aux artistes de la bohème de Grant Avenue ; leur quartier était troublé par des invasions sans fin

de touristes et finalement des persécutions policières « à l'américaine » dispersèrent leur communauté...

Ce n'était pourtant pas la fin du « mouvement beatnik », mais au contraire le point de départ de son étonnante diffusion dans le monde entier.

Les jeunes gens qui, un peu partout, se réclament plus ou moins du groupe de San Francisco n'ont que des rapports assez lointains avec ces bohèmes et ressemblent davantage à des clochards qu'à des artistes. Pourtant la filiation est indiscutable et si le « paraître » est devenu plus excentrique encore, les idées sont, en gros, les mêmes.

En France, les premiers « beatniks » se font remarquer à Paris sur les quais de la Seine dès 1963. La presse s'empare du sujet en 1965 et le stéréotype est bientôt établi : le beatnick est un jeune aux cheveux longs, dépenaillé et misérable, se complaisant dans la crasse et l'oisiveté, dans la liberté sexuelle, et appliquant en actes le nihilisme social.

Ce portrait du beatnick n'eût pas suffi, en France, à l'édification d'un nouveau mythe si la presse à sensation, imitant son homologue américain, n'avait corsé ses récits, coloré ses descriptions, prêté au beatnik beaucoup plus que ce dont il était capable : il n'est pas seulement fainéant, il se drogue, il se livre à des orgies et il est, en dépit de ses attitudes, bel et bien un délinquant. Relatant le procès des « assassins de la lande » en Angleterre, des journaux français n'hésitent pas à présenter ces personnages (celui du beau-frère de l'un des deux assassins sadiques est typique) comme des beatniks.

*
**

Les émeutes d'Amsterdam en juin 1966 incitent à rapprocher beatniks et « provos » et à imputer aux uns comme aux autres le goût de la violence, en dépit de leurs affirmations.

Or, « le phénomène provo » est distinct du phénomène beatnick, il n'en est pas issu. C'est un mouvement original qui a réellement exprimé aux Pays-Bas une réaction des jeunes générations contre les traditions de la société bourgeoise de ce pays.

Les provos hollandais ont été assimilés, à tort, à des blousons noirs ou à des beatniks. L'examen des caractéristiques de leur groupe (qui a décidé récemment de se dissoudre) montre que leur mouvement est d'inspiration sociale.

Leur appellation mal comprise et leur participation à des manifestations qui ont causé quelques troubles ont pu les faire prendre pour des adeptes de la violence. Mais, au contraire, les provos se réclament de la non-violence ; partisans d'une révolution pacifique, ils cherchent à attirer l'attention de la population par une tenue et une conduite excentrique afin de mieux répandre leur doctrine, de mieux faire connaître leur critique de la société : c'est uniquement par les procédés qu'ils ont employés pour rendre leur action plus démonstrative, qu'ils ressemblent aux beatniks.

Le mouvement provo est né à Amsterdam, qui est une des citadelles de l'opulence bourgeoise, mais qui a toujours été aussi un centre d'agitation estudiantine, un point de ralliement des jeunes artistes et des jeunes révolutionnaires de la Hollande tout entière. Les provos, au nombre de 200 ou 300 tout au plus, sont en majorité des étudiants. On compte aussi parmi eux quelques employés et ouvriers. A la différence des beatniks, il se consacrent pendant la journée à leurs études ou à leur travail, et ce n'est que le soir qu'ils se réunissent. Une dizaine d'entre eux seulement emploient la totalité de leur temps au service du mouvement.

Les provos sont plus âgés, en général, que les beatniks ; leur âge moyen est de 23 - 24 ans. Leur dynamisme contraste avec l'apathie des beatniks, et leurs critiques de la société se doublent de programmes, de manifestations artistiques — les fameux « happenings » — de manifestations politiques et même de l'édition d'un journal qui tirait, en fin 1966, à plus de 20 000 exemplaires. Ce n'est toutefois pas un groupement politique : les provos ne veulent pas modifier les institutions par une action directe, mais inciter les gens à réfléchir sur leur mode de vie et à réviser leur conception de l'existence. Leur attitude est essentiellement une attitude morale. C'est contre l'hypocrisie bourgeoise qu'ils partent en guerre, contre la morale mise en pratique, qui donne importance suprême à l'argent, à la force, et méconnaît les véritables besoins de l'homme.

Leurs plans, placés sous le signe de la blancheur, symbole de pureté, peuvent paraître l'effet d'une régression infantile ; ils sont destinés à

frapper l'imagination et faire comprendre leur idée d'une vie libre et satisfaisante.

Mais tandis que les provos se livrent à travers les Pays-Bas à des manifestations contre la guerre et contre la monarchie, c'est sur Amsterdam qu'est centrée leur action organisée.

La ville, avec ses canaux et ses rues étroites, est l'une des moins propices à la circulation automobile, et les provos ont fait de ce problème comme un symbole de l'asservissement de l'homme à une civilisation mécanique étouffante. De là leur proposition d'interdire à Amsterdam la circulation des automobiles (exception faite de taxis électriques qui ne pollueraient pas l'air) et de mettre à la disposition de chacun gratuitement des bicyclettes blanches (propriété municipale) qui seraient abandonnées après utilisation.

La ville pour les provos ne doit pas être un lieu de travail, elle doit être faite pour l' « homo ludens ». Aussi veulent-ils, après l'avoir débarrassée des automobiles, lui enlever les usines, qui devraient se déplacer vers la campagne. La lutte contre la pollution de l'air serait complétée par l'obligation d'installer des dispositifs d'épuration aux cheminées des maisons d'habitation elles-mêmes.

Ce programme d'urbanisme a séduit un certain nombre d'électeurs, puisqu'un provo, Bernard de Vries, a été élu conseiller municipal.

Les plans des provos ont été largement relatés dans la presse, certains canulars, d'autres plus sérieux, comme celui des consultations d'éducation sexuelle et de planning familial ouvertes à tous les jeunes de plus de 14 ans.

Le phénomène provo n'est examiné ici, à propos de la représentation mythique des modes asociaux d'opposition de la jeunesse, que parce que l'opinion commune a plus ou moins assimilé le provo au beatnik. Mais c'est un phénomène particulier qui doit être considéré dans sa réalité spécifique et dont l'étude présente du point de vue sociologique un grand intérêt : en effet, le groupe des provos d'Amsterdam, organisé, dynamique, précis dans sa critique du conformisme de la classe dirigeante néerlandaise, a, par la voie de l'excentricité (mais ne voit-on pas souvent l'excentricité à l'avant-garde ?) appelé la société des adultes à faire son examen de conscience, à considérer le problème de la jeunesse sous l'angle de sa responsabilité.

Le « hippy », dont on parle aujourd'hui, est-il beatnik mis à la dernière mode, ou un personnage nouveau ?

Si l'on se réfère aux informations de presse, le mouvement « Flower Power » est né il y a près d'un an à San Francisco, Allen Ginsberg officiant à la cérémonie. Il semble bien, dans ces conditions, qu'on ait voulu relancer le mouvement beatnik. Le terme de « hippy » était d'ailleurs l'une des appellations des premiers beatniks de San Francisco.

Mais si le fond de l'attitude reste le même : opposition par l'anarchie non violente à l'ordre social, il semble que ce mouvement soit devenu rapidement une vaste entreprise de mode et de commerce. La coquetterie dans l'excentricité vestimentaire, le goût des fleurs sont des luxes coûteux qui contrastent avec le dénuement ascétique des beatniks.

Sauf meilleure information, nous ne pensons pas que le « hippysme » soit, aux Etats-Unis, un « super-beatnikisme », et chez nous un phénomène qui doive retenir autrement l'attention de celui qui étudie la représentation de l'antisocialité juvénile.

On peut avancer, en schématisant que, dans la période d'après-guerre que nous vivons, deux personnages différents l'un de l'autre ont figuré l'antisocialité : le blouson noir a incarné la violence ; le beatnik, dans son anarchie, se veut apôtre de la non-violence. Mais aujourd'hui, réunis dans la même représentation collective, ils forment un « épouvantail à bourgeois » qui menace l'ordre public, et plus encore l'ordre social.

Le mythe blouson noir a fixé l'attention du grand public sur la délinquance juvénile et, s'il a grossi et déformé les phénomènes, il les a fait connaître et il aura sans doute servi à convaincre beaucoup de gens de la nécessité de faire un effort pour combattre ce fléau.

Le mythe beatnik, ou plutôt le nouveau mythe de la jeunesse antisociale, est moins précis, plus large, plus ambigu. Il semble qu'il ait créé dans l'opinion une réaction de défense contre la mise en cause des valeurs morales, mais aussi un regain d'intérêt pour le problème (encore si mal étudié) de l'opposition des jeunes au monde des adultes ; le fait que des écrivains de renom y aient consacré leur réflexion témoigne de son importance.

Enfin, il est inévitable que le mythe ait agi sur les jeunes. La publicité faite dans la presse, à la radio et même à la télévision, et par le disque,

n'a pas manqué d'accélérer la diffusion du phénomène, rendant populaire auprès des jeunes cette nouvelle forme d'aventure ; les rangs des beatniks, qui au début venaient surtout de l'étranger, se sont vite grossis de nombreux mineurs en fugue confluant de province vers Notre-Dame pour vivre une expérience exaltante... Le « modèle » beatnik peut plaire à beaucoup plus de jeunes que le « modèle » blouson noir. C'est pourquoi cette forme nouvelle d'antisocialité mérite d'être prise au sérieux.